

Retour à l'âge de rêve.

Il y a d'abord le site, une abbatiale en ruines qui en impose, arche sacrée, astronef massif, monumental et céleste à la nuit tombée. D'ailleurs, avant que ça ne commence, on a l'inquiétude que la pierre n'écrase tout, que le sacré ne laisse que peu de place au théâtre, aux figures humaines, silhouettes chétives dans ce décor disproportionné.

La pièce met en scène une humanité ténue se tenant sur un fil, elle ne dit presque rien. Seulement des choses banales mais aussi importantes que des secrets. Le langage ici ne revendique pas, il redevient un outil pour essayer simplement de se comprendre, de s'entendre, de se voir.

Les deux comédiens à la présence fantomatique très marquée incarnent des êtres presque effacés, davantage en tous cas que les murs de l'église. Ils se rencontrent après plusieurs siècles ou quelques heures, on ne sait pas, c'est presque la même chose. Il n'y a là aucune certitude de rien, pas même de leur existence, et par contagion presque de celle de la matérialité de l'abbaye, (voire de celle de Dieu ?).

De leurs voix ténues nous parviennent des échanges que nous pourrions considérer anodins parce nous n'y prêtons sans doute pas assez attention lorsqu'ils nous parviennent dans la vie, parce que, à force de ne plus nous voir, nous ne nous écoutons plus. Et puis des échos naissent et tissent des liens avec nos souvenirs, elles font du bruit à l'intérieur, dialoguent avec notre existence, nos rêveries, nos doutes, nos désirs, nos vies. Le monument se dévoile en terrain de jeux parce l'enfance c'est sacré.

Les échanges en effet sont enfantins, il y est question d'absence, de manque, de vide qui ne peut se remplir que s'il préexiste, que si on lui laisse la place de se développer. Évocation des poissons qui précédèrent les hommes, le jardin se fait aquarium. Ce qui est sacré ici c'est de restaurer l'enfance, c'est la poésie, c'est l'appropriation par l'humanité d'elle-même, de sa propre création, de son enfantement. Les comédiens sont les avocats d'une humanité qui n'a pas commis de faute, qui ne prétend qu'à vivre sans culpabilité, et puis l'enfance fait place à la sensualité.

De plus en plus, la sensualité se dessine dans les corps, apparaît dans les regards, les mains des comédiens. La sensualité comme raison de vivre de continuer siècle après siècle sans injonction de pragmatisme d'aucun ordre, laisser libre cours à la vie, à son désir. Projet politique qui s'ignore. De nouveau le traitement théâtral est fait sans artifice, sans théâtralité avec beaucoup de dénuement, ce qui rend les sensations d'autant plus aigües.

Nous sommes emportés ensuite dans une féerie collective, fabriquée encore une fois à partir de modestes objets, branches, cailloux, bric-à-brac émotionnel, enfance démunie d'objets manufacturés mais pas d'imagination. La scène se remplit de créatures étranges dont la part d'humanité ne fait cependant pas de doute. Et le vaisseau de pierre décolle, porté par l'énergie de ce cœur fervent. Se révèlent alors des choses merveilleuses, mystérieuses, magiques. Et puis la réalité revient comme un miroir du rêve achevé, et l'on se demande...

S'il est une injonction dans ce spectacle, ce serait celle de revenir à son propre âge de pierre ainsi que nous étions il y des millions d'années, du moins à l'échelle d'une vie. Le metteur en scène pratique un théâtre d'ombres et de chair, de désir et de souvenirs, d'oubli et de rêves dans lequel le doute est permis, ce n'est pas si fréquent. Un théâtre en liberté, hors les murs et dans les murs, Messe basse c'est le murmure fragile du temps qui passe.

Robert Levik

Spectateur de Messe basse, abbaye de Hambye, septembre 2023